

Guillemette Tison

## En écho à *Sans famille* : *Le Petit Théâtre* de Colette Vivier

Nous savons combien la lecture de *Sans famille* a marqué des générations de lecteurs, par une fascination dont certains écrivains ont rendu compte dans leur œuvre. Jean-Paul Sartre en fait même un moment déterminant de son rapport aux mots :

« Je grimpais sur mon lit-cage avec *Sans famille* d'Hector Malot, que je connaissais par cœur et, moitié récitant, moitié déchiffrant, j'en parcourus toutes les pages l'une après l'autre : quand la dernière fut tournée, je savais lire. »<sup>1</sup>

C'est d'un autre écrivain du XX<sup>e</sup> siècle qu'il sera question ici : elle n'a pas la notoriété d'un Sartre, bien entendu, et elle écrivait pour la jeunesse, ce qui la marginalise quelque peu dans l'histoire littéraire. Colette Vivier est née en 1898 et morte en 1979, elle est l'auteur de nombreux romans, dont le plus célèbre est sans doute *La Maison des petits bonheurs*, qui reçut en 1939 le « Prix jeunesse ».

Ce roman se présente comme le journal d'une petite écolière de 11 ans, Aline, qui raconte au jour le jour ses petites joies et ses peines. Dès les premières pages du livre, elle se présente et nous présente les quelques livres qu'elle possède :

« Comme livres, j'ai *Sans famille*, et puis *La Roulotte*<sup>2</sup>, et puis *David Copperfield*. En général j'aime mieux les histoires tristes où on a un peu envie de pleurer ; mais il faut qu'elles finissent bien. »<sup>3</sup>

Quand le petit frère d'Aline part en secret avec un voisin pour aller retrouver la maman partie dans le Midi, les enfants chantent devant les terrasses de café, et Riquet expliquera : « On n'avait plus de sous, et c'est pour ça qu'on a fait la troupe, comme Vitalis, dans *Sans famille*, sauf qu'il n'y avait pas de chien. »<sup>4</sup> Le petit garçon voulait ainsi, naïvement, reproduire une aventure romanesque qui l'avait marqué.

---

<sup>1</sup> Sartre, *Les Mots*, Gallimard, 1964. « Folio », p.43.

<sup>2</sup> Il s'agit d'un roman d'Augusta Latouche. *La Roulotte*, publié en 1905, reçut le Prix Montyon.

<sup>3</sup> *La Maison des petits bonheurs*, p. 8.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 230.

Malot est l'écrivain qui apparaît le plus dans ce petit Panthéon des lectures enfantines chez Colette Vivier. *Sans famille* est évoqué aussi dans *Rémi et le fantôme*, dans *La Maison du loup* où un jeune garçon montre fièrement ses livres de prix, dont *Sans famille* qui effectivement semble avoir été souvent offert en récompense au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Mais Malot occupe une place plus importante dans *Le Petit Théâtre*, dont une partie se passe à La Bouille, ville natale de l'écrivain. Colette Vivier expliquait à des enfants, dans les écoles, sa manière de créer :

« Ce que je reproduis fidèlement, ce sont les lieux, et je cherche toujours à situer mes intrigues dans un endroit que je connais bien. [...] Ceci, afin que mes héros soient solidement enracinés. »<sup>5</sup>

Ce roman est paru en 1968 aux éditions La Farandole. Il s'agit d'une famille de comédiens ambulants, qui circule en Normandie pour présenter de ville en ville leur petit spectacle, toujours le même, une farce écrite par le père de famille et interprétée par lui-même et ses six enfants, enfants qui s'accommodent plus ou moins de ce mode de vie. Mais la maladie et l'hospitalisation du père vont mettre fin à cette vie errante. La fille aînée, qui supplée la mère décédée, doit trouver pour chaque enfant, en période de vacances scolaires, un hébergement et, pour les plus grands, un emploi.

À Gervais, 13 ans, qui aime l'école et la lecture, on trouve pour les vacances une place de serveur dans un café « en bordure de la forêt de La Londe, au-dessus du village de La Bouille. » (p 63) Et là, par un heureux hasard, il retrouve Lucas, un garçon de son âge qui l'avait aidé lorsqu'il s'était fait une entorse aux Andelys, quelques mois auparavant. Lucas habite La Bouille et se lie d'amitié avec Gervais ; il lui fait visiter la ville :

« Voilà l'épicerie, et voilà l'école, voilà la maison d'Hector Malot, et celle qui a une haie de troènes avec un gros tilleul, un peu plus loin, c'est notre maison à nous... » (p.90)

Pour Gervais, qui voudrait tant avoir des livres mais ne peut s'en acheter, la chambre de Lucas est extraordinaire :

« Il contemplait les deux grands rayons qui couraient le long du mur. Que de livres, jamais il n'en avait vu autant !

– Est-ce que tu les as tous lus ? demanda-t-il avec déférence.

Lucas lui poussa le coude en riant.

– Ah ! non alors, il y en a trop, et je ne lis que ce qui m'amuse ! Quand l'histoire m'ennuie, je ferme le bouquin, et bonsoir... tu sais comment c'est ! »

---

<sup>5</sup> « Colette Vivier se présente à des enfants », *La revue des livres pour enfants*, n°141, automne 1991, p.66.

– Non, je ne le sais pas, répondit Gervais d’une voix lourde de reproches. Tu as autant de livres que tu en veux, et tu... et tu... Moi, si j’avais été à ta place, je les aurais tous dévorés, jusqu’au dernier, sans en passer une ligne ! Ce n’est pas que je me plaigne, reprit-il vivement ; j’ai un livre, moi aussi, un livre qui s’appelle *Les Pommiers en fleur* et que je relis tout le temps. Seulement, quand je vois ce que tu as sur ces immenses rayons, quand je vois que tu t’en moques, ça ne me paraît pas croyable. » (p 92)

Lucas propose alors à Gervais de prendre tous les livres qu’il veut. Et Gervais, plein d’émotion, « faillit laisser choir un gros volume qu’il avait saisi, au hasard. »

« Lucas eut un gloussement ravi.

– *Sans famille*, voilà qui tombe bien ! C’est justement d’Hector Malot, vieux, le type dont je t’ai montré la maison, tout à l’heure.

– Oh !... tu le connais ? balbutia Gervais.

– Quelle question, il est mort depuis longtemps ! Mais j’ai vu ce roman-là à la télévision, et ça m’a beaucoup plu. » (p.92)

Et Lucas annonce qu’il y a à La Bouille un autre écrivain, son frère Daniel ; en réalité, Daniel est un étudiant qui cherche à placer des nouvelles dans les journaux, mais cela suffit à lui assurer l’admiration de Gervais, qui le rencontre en emportant son livre :

« C’est Lucas qui me l’a prêté, ça ne vous ennuie pas ? Et Lucas m’a dit... Je suis tellement fier de vous connaître et de connaître Hector Malot ! [...]

– Curieux gamin, songea Daniel en le suivant des yeux, je n’ai rien compris à son histoire d’Hector Malot ! Lucas semble lui avoir mis la cervelle à l’envers. Qu’est-ce qu’il a bien pu lui raconter ? » (p.94)

La confusion que fait Gervais est révélatrice de son manque de culture et d’instruction, mais aussi de son appétit, touchant, pour les livres. Il emporte donc *Sans famille* pour le lire le soir après son travail. C’est dans une lettre à sa sœur qu’il exprimera ses réactions devant cette lecture :

« J’ai déjà lu la moitié de *Sans famille* – le livre dont je t’avais parlé – et tu ne peux pas savoir comme c’est passionnant de découvrir tant de gens nouveaux. Quel mal se donne Rémi pour retrouver sa mère, je voudrais pouvoir l’aider. [...] C’est triste, mais ce qui me rend encore plus triste, c’est de voir combien je suis ignorant. Il y a un tas de mots que je ne comprends pas, comme “tribune” ou “perspicacité” par exemple. Quand j’aurai un peu d’argent, je m’achèterai un petit dictionnaire, si tu le veux bien. » (p.95)

Cette première lecture romanesque ouvre à Gervais des horizons nouveaux, même s'il ne fait pas encore clairement la distinction entre la réalité et la fiction. Il a beaucoup de mal à formuler un jugement et quand le père de Lucas et Daniel lui demande ce qu'il pense de *Sans famille*, Gervais, très intimidé, ne sait répondre que « J'y pense, j'y pense » ce qui fait rire son interlocuteur et couvre Gervais de honte.

Plus tard, il dévore un livre d'histoire sur les Romains, puis *Les Trois Mousquetaires* puis *Le Conscrit de 1813* (Erckmann-Chatrian, 1864). Il devient peu à peu capable d'affiner ses idées et de dépasser les émotions de la lecture : « Tout s'arrange à peu près parce que c'est un livre, remarqua-t-il d'un air pensif, mais ce n'est pas si facile, dans la vraie vie. » (p.145) Quand arrive la fin des vacances, il a progressé grâce à la lecture. « Il se sentait tout bouillonnant d'énergie, son esprit s'aiguissait, et il se prenait à critiquer certains livres, au lieu de les avaler goulûment, comme il le faisait au café Tombel [le café de La Bouille] ». (p.168)

Ce roman de Colette Vivier fait donc écho à *Sans famille* de plusieurs façons. D'abord par une évocation de la vie sur les routes et du spectacle de rue. Un personnage attachant est aussi la petite sœur de Gervais, Flora, passionnée de danse et rebelle au savoir scolaire, contrairement à son frère.

La dispersion de la famille au moment de l'hospitalisation du père peut rappeler aussi celle de la famille Acquin à la suite du désastre causé par la grêle, quand chacun doit partir dans une direction différente et trouver à survivre.

Mais *Le Petit Théâtre* est aussi une occasion de réfléchir sur le rapport de l'enfant à la lecture, entre rejet et boulimie. Lucas, quand il accepte de faire une heure de lecture pour faire plaisir à son frère aîné, met son réveil à sonner pour être sûr de ne pas dépasser l'heure... Alors que Gervais, avant la rencontre de Lucas, lisait et relisait le seul livre qu'il avait pu s'acheter à la librairie de La Bouille : un ouvrage sur la culture des pommiers !

Ces références à Malot et à *Sans famille*, fréquentes ici comme dans beaucoup de récits d'enfance, sont des témoignages touchants du rapport des enfants aux livres, et des émotions qui peuvent persister longtemps.

La fascination exercée sur les enfants par la lecture de *Sans famille* est rapportée par nombre d'écrivains. Tout récemment encore, un livre de Lydie Salvayre intitulé *Marcher jusqu'au soir*<sup>6</sup> y fait allusion. L'auteure y raconte une expérience étonnante qu'on lui a proposée : passer une nuit au musée Picasso auprès d'une sculpture de Giacometti, « L'homme qui marche ». Et voici à cette occasion le souvenir de *Sans famille* qui fait surface :

---

<sup>6</sup> Stock, 2019.

« Je m'apprêtais à voir s'ouvrir un monde insoupçonné qui allait changer ma vie et ma façon de voir et de nommer les choses, un peu comme lorsque j'avais lu mon premier roman à dix ans, *Sans famille* pour le nommer, dans la collection Rouge et Or avec des dessins de roulotte, et que cette lecture fervente avait déclenché en moi une secousse telle que mon esprit avait bugué, bugué c'est le mot, oui bugué pendant plusieurs jours, barré à l'ouest si vous voulez, barré à l'ouest dans la roulotte de Vitalis où le petit Rémi, abandonné par son père adoptif, maçon de son métier comme mon père, c'est le détail qui importe, où le petit Rémi avait trouvé refuge, ce qui avait affolé ma famille et même le docteur Nouret qui avait prescrit l'application de compresses froides sur mon front, afin d'éteindre l'incendie. » (p.26)

Bien sûr, nous le savons, Vitalis n'a jamais eu de roulotte ; mais le roman lu dans l'enfance marque l'esprit de façon infidèle, chaque lecteur reconstruisant dans son souvenir le livre comme un réservoir d'émotions personnelles. C'est la magie des grands romans pour l'enfance d'avoir ce retentissement intime ; Colette Vivier nous rappelle que Malot a donné, avec *Sans famille*, l'un de ces très grands romans qui peuvent changer la vie.